



**Le système solaire et la gamme musicale obéiraient aux mêmes lois. Passée du cerveau des astronomes à celui des compositeurs, la « musique des sphères » résonne à nos neurones. Entre théorie scientifique et extase poétique, cours de rattrapage.**

Par Julien Bécourt

## Sonate pour une étoile

« Tout ce qui vibre fait de la musique. La musique que perçoivent les hommes est une musique humaine. Pour que les hommes puissent la percevoir, la musique des atomes, des étoiles, des animaux doit être transformée. » (Karlheinz Stockhausen) La structure de l'univers tout entier reposerait sur des vibrations harmoniques. On le suppose depuis Pythagore (-569/-475) qui conçoit la musique comme la science des nombres qui régissent non seulement la Nature, mais l'univers tout entier. De ce système harmonieux fondé sur les nombres premiers, dont il eut l'intuition après avoir constaté que la sonorité des marteaux tapant sur l'enclume variait selon leur taille, il déduit une gamme musicale en relation avec le mouvement des planètes, les sept notes correspondant chacune à un astre du système solaire, auxquelles s'ajoutent trois corps célestes de manière à atteindre dix, nombre parfait. L'univers, dont la structure héliocentrique ne sera révélée qu'au XVI<sup>e</sup> siècle par Copernic, est alors assimilé à un instrument musical (les distances – intervalles – entre les astres, produisent des sons lors de leur mouvement) accordé par la main de Dieu. Un peu plus tard, Platon (-428/-347) se met au diapason et peaufine cette théorie, entérinée trois siècles plus tard par Cicéron (-106/-43) qui déclare :

**NOTRE MUSIQUE S'EST ÉLOIGNÉE  
DE L'OSMOSE AVEC LES RÉSONANCES DU COSMOS.  
STOCKHAUSEN OU XENAKIS ONT CHERCHÉ  
À LA RETROUVER.**

« L'impulsion et le mouvement de ces orbes [célestes] sont réglés selon certains intervalles inégaux, obéissant à des rapports de proportion très exacts. Les plus aigus sont tempérés par les plus graves, et leur équilibre donne différentes harmonies. »

### « Planètes soprano, alto, ténor »

Cette tradition, assimilant le cosmos à un instrument, se perpétue jusqu'à la Renaissance, durant laquelle musique, science et technologie

sont indissociables.

L'astronome bavaois Johannes Kepler (1571-1630) reprend certaines thèses platoniciennes et s'émerveille de « la musique des sphères » composée en observant

le ciel : « Dans l'harmonie céleste, [j'ai trouvé] quelle planète chante la voix de soprano, laquelle celle d'alto, celle de ténor et celle de basse. » Kepler suggère qu'un astre émet un son d'autant plus aigu que son mouvement est rapide. Son contemporain Robert Fludd (1574-1637), médecin physicien initié de l'Ordre des Rose-Croix, propose cet autre modèle : un luth monocorde pensé par Dieu, dont les dix registres traduisent l'harmonie de la Création. Si l'Occident adopte à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle une gamme tempérée arbitraire pour accorder les instruments – l'octave divisée en douze demi-tons





Screenshots vidéo "Play Loud" de Jen Ray, courtesy galerie Jan Wentrup

identiques –, les musiques sacrées extra-européennes se fondent toujours sur les harmoniques naturelles. Dans la musique traditionnelle d'Inde, du Japon, d'Afrique noire, de Roumanie, dans le yoga sonore des lamas tibétains ou les chants polyphoniques, la résonance vibratoire des harmoniques est directement connectée au cosmos par la voie de l'oreille interne.

### De La Monte Young à Sunn O)))

Plusieurs compositeurs du XX<sup>e</sup> siècle ont perpétué cette médiation spirituelle avec le cosmos, perdue en cours de route en Occident : Stockhausen, Xenakis ou l'avant-garde minimaliste new-yorkaise des années 60-70 (Terry Riley, Meredith Monk, Tony Conrad, Joan la Barbara, La Monte Young), inspirés par les rāgas indiens et les harmoniques vocales de Pandit Pran Nath, maître de la musique *carnatique* d'Inde du Sud. C'est dans cette même optique que le pianiste américain Michael Harrison met au point en 1986 un piano harmonique muni de 24 notes par octave. Cette quête se retrouve également chez des disciples de la musique atonale et du free jazz, notamment à travers la cosmogonie visionnaire de Sun Ra (lire page précédente). Plus spontanément, la *kosmische Musik* allemande des années 70 explore à son tour l'ordre sidéral dans une musique répétitive, hypnotique, faisant la part belle aux expérimentations électroniques : Ash Ra Tempel, Popol Vuh, Can, Neu !, Kraftwerk, Faust, Harmonia,

Cluster, Moebius & Rodelius, Manuel Göttsching & Klaus Schulze (et leur groupe Cosmic Jokers)... Dans l'Italie des années 80, cette conquête sonore est transposée dans les nébuleuses disco synthétiques et des constellations d'arpeggios, dont le kitsch n'a d'égal que sa capacité à nous projeter dans une utopie futuriste (entretien avec Beppe Loda p. 91).

Au cours des vingt-cinq dernières années, tout un *underground* musical a renoué avec cette approche de la musique cosmique, avec ou sans bagage théorique. Parmi les derniers explorateurs en date, citons en vrac Gavin Russom, Sonic Boom, My Cat is an Alien, Astral Social Club, Sunn O))), Emperor Machine... jusqu'au Français Joachim Montessuis et son *Cosmogon*, s'appuyant sur « l'octave cosmique » du théoricien Hans Cousto (lire p. 90). Ces précieuses lois harmoniques, précieuses, se retrouveraient jusque dans l'atome – le CERN a développé le « cosmophone », qui associe des sons au passage des particules –, mais aussi dans les connexions des neurones et dans... la rotation des planètes. Pythagore détenait-il une des clés de la Création ? D'autres clés se cacheraient-elles derrière le bruit de l'univers ? Au-delà de toute hypothèse scientifique ou théologique, la musique des sphères délivre avant tout notre imaginaire des figures imposées du monde matériel. —